

So Multiples

Quand le multiple expose les mécanismes de l'économie : *Peter Paul Chocolates* de Paul McCarthy, vers un devenir friandise de l'art

Virginie BOBIN

virginie.bobin@yahoo.fr

Dans une interview des artistes du collectif General Idea en 1993, la galeriste Sandra Simpson revenait avec eux sur le statut du multiple en art, mis en relation avec l'économie contemporaine de production et de commercialisation de masse. General Idea : « Nous ne sommes pas tellement convaincus que les multiples soient nécessairement produits en masse : ils peuvent être faits par la main de l'artiste. Cependant, ils sont rendus possibles par la notion de production de masse comme réalité normale, et ils reproduisent souvent cette réalité. Pour ce qui est de la commercialisation de l'objet d'art, les multiples sont évidemment destinés à la distribution et à la vente »¹. Puis les artistes réitéraient leur propre désir de contourner les circuits exclusifs des galeries et des musées pour permettre à un public plus large d'accéder à leurs objets.

Un récent projet de Paul McCarthy à la Maccarone Gallery de New York² reprend avec un cynisme assez jouissif ces problématiques d'économie et de diffusion de l'art inhérentes au multiple, pour les pousser à leur paroxysme en la figure d'un Père Noël en chocolat produit sur place à raison de 1000 exemplaires par jour. Opportunément ouverte pendant les vacances de Noël, *Peterpaulchocolates* était, au-delà d'une exposition, une véritable entreprise : Peter Paul Chocolates LCC, associant l'artiste au maître-chocolatier Peter P. Greweling et à la marque de chocolat de luxe Guittard. Mis pour l'occasion aux normes new-yorkaises du commerce et de l'entreprise et ouvert sept jours sur sept, l'espace de la Maccarone Gallery avait un petit air d'usine Willy Wonka, un parfum de provocation venant s'ajouter à celui du chocolat dans une atmosphère capiteuse et colorée : fabrication et moulage observables derrière une vitre, emballage des figurines, réserve et enfin vente au détail, c'est un système économique de production tout entier qui était exposé à l'intérieur même du système marchand de la galerie, les objets étant presque relayés au rang de prétextes.



Figure 1.
Paul McCARTHY, *Peter Paul Chocolates*, 2007.
 © Maccarone Gallery, New York.

À y regarder de plus près, la figure du *Santa with Tree and Bell*, déjà présente à échelle monumentale à Art Basel Miami en 2007, donne pourtant un tout autre sens à l'entreprise. Le travail de Paul McCarthy joue sur la multiplication des références et l'autocitation, induisant une certaine familiarité du regard à la reconnaissance de formes récurrentes (souvent *ready-made* de surcroît) : la bouteille de ketchup Heinz est l'une de ces « images-multiples » métonymiques, double réappropriation duchampienne et warholienne dont l'artiste fait à la fois un outil, une métaphore (le sang), et une représentation symbolique de la société de consommation qu'il stigmatise. De même le débonnaire *Santa* ne tient-il pas un arbre de Noël mais un « butt plug » (godemichet), autre forme récurrente chez McCarthy depuis *Butt Chair* (1978), et dont il a réalisé des multiples en collaboration avec Jason Rhoades dans le cadre d'installations complexes: *Shit Plugs*, bouteilles de verre contenant les excréments traités des visiteurs de la Documenta XI, et *Sheep Plugs*, faits de graisse de mouton³.

Pour ces deux derniers projets, l'artiste utilisait des matériaux excédentaires, mis au rebut par les circuits de consommation, pour les réinsérer de façon irrévérencieuse « dans le cul du monde de l'art » (selon la gracieuse expression de ses collaborateurs de Taeglich Digital) grâce à la forme du *butt plug*. Lorsque l'on connaît la charge symbolique donnée par McCarthy aux aliments, souvent assimilés aux fluides corporels, on envisage différemment l'emploi du chocolat pour les *Santa with Tree and Bell* de la Maccarone Gallery... Dernière ironie, ceux-ci sont emballés dans des pages d'*Artforum* passées à la broyeuse.

Les multiples de Paul McCarthy ne sont donc pas tant les supports d'une réflexion sur une plus grande accessibilité de l'art telle que défendue par des artistes comme General Idea, mais parodient au contraire cette société d'hyperconsommation qui est l'une des cibles de l'artiste par absorption de ses règles et de ses pratiques. À la période de l'année qui voit l'apogée de la frénésie consumériste, McCarthy inonde littéralement le marché de ces figurines insolentes, héritières des détournements qu'il fait subir aux icônes de la culture populaire : leur nombre et leur matériau périssable rendent caduque toute notion de valeur

liée à la collection ou à la conservation d'une œuvre. Pas de signature mais des autocollants colorés portant le nom de l'artiste et le titre apposés sur les boîtes à la chaîne et au hasard par les employés. McCarthy semble tout mettre en œuvre pour annuler la valeur de la sienne (on retrouve la figure du *Santa* démultipliée sur les murs sous forme de papier peint). Pourtant, des centaines de Pères Noël ont été vendus au prix de 100 €, par la galerie et sur le site de l'entreprise <http://www.peterpaulchocolates.com>. « I look at the chocolate as a byproduct of this enormous sculpture. It's expensive chocolate, cheap sculpture », suggère la galeriste Michele Maccarone. Il s'agit ici surtout d'un bel acte de piraterie, l'artiste parvenant une nouvelle fois à réinsérer dans le monde de l'art un objet qui contient sa propre critique, immédiatement adopté et fétichisé.

Depuis Duchamp, l'art moderne puis l'art contemporain ont peu à peu accepté l'idée que l'artiste ne soit plus forcément producteur de son œuvre. Ici McCarthy est concepteur, mais davantage au sens du créatif d'une agence de publicité que de Lawrence Weiner. L'artiste se dédouane complètement de la production, puisqu'il met en scène des employés, depuis le fameux chocolatier jusqu'aux petites mains qui réalisent les emballages dans l'arrière salle, causant un léger malaise au visiteur d'abord pris par la féerie enfantine du chocolat et des papiers multicolores. En créant une entreprise, McCarthy abolit délibérément les frontières entre art et commerce, et annule toute possibilité de discours moral sur la question de l'accès à l'art comme croisade désintéressée parfois associée à la production de multiples. Bien plus intéressantes sont les questions posées par cette entreprise-œuvre évolutive en matière d'économie: comment s'achète-t-elle et qu'est-ce qui se vend ? Si la pièce est re-exposée ou réactivée dans un autre contexte, à qui revient la vente des *Santa* ? *Quid* de la surproduction (outrancière) et des invendus (périssables)? On peut déjà rêver à la portée critique d'une telle pièce installée non plus dans une galerie, mais dans un musée ou un espace à but non-lucratif, ou mieux encore dans un véritable centre commercial. D'autres voyages sont prévus après une escale à Art Basel Miami 2008.

Virginie BOBIN

Spécialisée en Histoire de l'art contemporain, Virginie Bobin est diplômée d'une Licence de Conception et Mise en Œuvre de Projets Culturels (Paris III) et d'un Master I d'Etudes Muséologiques de l'Ecole du Louvre. En 2007-2008, elle a suivi la formation internationale aux pratiques curatoriales de l'Ecole du Magasin, qui a débouché sur un triple projet (exposition, journal et site Internet www.ecoledumagasin.com/session17) sur les questions du document et de son accès dans les pratiques contemporaines de l'art et de la recherche. Ses objets d'étude portent sur les problématiques inhérentes à l'art de la performance et de l'installation et aux pratiques mixtes. Elle enseigne les cultures contemporaines à l'université d'été américaine Oxbridge Académie de Paris et a, en parallèle de stages au Mac/Val ou à la Maison Rouge, monté plusieurs projets associatifs. Elle vit et travaille aujourd'hui à Paris comme curatrice indépendante.

¹ *General Idea : Multiples, catalogue raisonné, Multiples and Prints, 1967-1993*, S.L. Simpson Gallery, Toronto, 1993. Traduction de l'auteur.

² *Peter Paul Chocolates*, Ed. Paul McCarthy, 25 nov.-24 déc. 2007, <http://www.maccarone.net>

³ Ces deux œuvres sont le sujet de mon mémoire d'études de l'Ecole du Louvre : *Stratifications, réactivations : Sheep Plug, de Jason Rhoades et Paul McCarthy. Étude des problématiques de production, exposition, conservation et documentation d'une installation d'art contemporain*, sous la direction de Cécile Dazord et Stéphanie Elarbi, 2007. Des extraits sont disponibles sur : <http://www.ecoledumagasin.com/session17/spip.php?article85>